

Métier : doubleur Anne Caron

Henry Welsh

Volume 9, numéro 1, septembre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Welsh, H. (1989). Métier : doubleur : Anne Caron. *Ciné-Bulles*, 9(1), 48–49.

« Je travaille avec ma voix de façon visuelle ! »

Anne Caron

par Henry Welsh

Je rencontraï Anne Caron pour la première fois lors d'essais organisés afin de trouver la meilleure voix possible pour doubler celle de l'actrice Jackie Burroughs dans le film **A Winter Tan** traduit en français par **Un hiver au soleil**. De l'autre côté de la vitre du studio, je compris la difficulté et le professionnalisme nécessaire pour se lancer tout de go dans une sorte d'exercice de style et d'improvisation qui consistait à doubler, là sur le champ, et sans préparation, la voix de l'interprète principale. J'imaginai la qualité d'écoute et de placement de la voix qui devait permettre un rendu aussi étonnant face à une représentation, un jeu d'actrice qui ne lui appartenait pas. Je me suis donc enquis de ce que signifiait pour Anne Caron, cette exigence, ce travail de comédienne de doublage.

Après des études au conservatoire, Anne Caron s'est lancée dans la carrière avec une volonté bien à elle : « Il fallait que je parvienne à émouvoir, avec un discours affectueux qui ne s'adressait pas à un public. Pour cela, la maîtrise d'une technique impeccable était nécessaire : articulation, phonétique. En somme, il fallait faire vivre un personnage à travers une parole impersonnelle. La radio m'a ensuite permis de faire peser sur les sons, les mots, tout le poids émotionnel qui normalement se sert de l'aspect visuel pour parvenir à faire passer quelque chose ».

Anne Caron me confiera qu'elle serait volontiers une apôtre de la « maladresse authentique » ! Que la perfection technique, la froideur de la reproduction juste du même, avait moins de chance de traduire justement la sensibilité d'un personnage. Au

contraire, il y a beaucoup à gagner à se laisser aller à une sorte d'abandon pour ressentir une émotion véritable : « Il faut se commettre et accepter qu'un bouleversement donne à sa propre capacité de sentir plus d'acuité, être comme une surface plus grattée, donc plus sensible ».

Par ailleurs, loin d'être un handicap, la distance à une autre actrice est une chance : « Je me disais que je pouvais arriver à toucher cette grande actrice (Jackie Burroughs), à m'approcher de son talent en rendant l'intensité de son discours, si je parvenais à sentir le rythme de son angoisse à travers sa respiration. C'est là le bonheur de faire un grand film comme celui là. »

Le travail est cependant extrêmement minutieux ; quelque part entre celui d'un chanteur d'opéra et celui d'un imitateur. « Il faut vérifier et examiner avec soin la respiration, les moments d'inspiration et d'expiration. C'est impensable d'imaginer un travail de doublage assis. Il faut constamment être en état d'alerte. Il faut se placer pour être atteinte. Je me fonds dans les personnages, bien sûr, mais ce que je parviens à rendre est lié à mes ressorts d'actrice. Mon implication n'est pas synonyme de répétition mimée. La contrainte, c'est de décortiquer, d'aller plus loin pour ouvrir une brèche dans sa propre subjectivité et puis, lorsque cette brèche est ouverte, entrer dans le travail ».

La question de la langue étrangère est de peu d'importance et Anne Caron m'avoue ne pas avoir une excellente connaissance de l'anglais. Pour elle, le discours passe indubitablement par l'émotion, « c'est à travers l'émotion que je touche à l'essentiel, à quelque chose d'universel. Si le discours ne passe que par la tête, on obtient un vernis sans plus. À une interprétation plus 'civilisée', il faut préférer une interprétation sauvage. Les plus grands travaillent avec cette attitude ».

La profession de comédienne de doublage impose parfois certaines compromissions mais Anne Caron se refuse absolument à travailler pour des films dont le contenu ne correspond pas à ses convictions. Les films pornographiques, les films manipulateurs, ceux qui véhiculent un certain nombre de stéréotypes contre lesquels elle lutte. Malheureusement, il y a les règles du marché et il faut parfois être forte pour refuser. En réalité, les contrats pour ces comédiens offrent un emploi quasiment à l'heure et non pas sur un film, dont le titre est parfois même inconnu.

Depuis 1977, Anne Caron a pu visionner un film avant de le doubler en seulement trois occasions. Sans compter que le texte non plus n'est pas toujours disponible avant le doublage. Les justifications sont multiples : dernière minute, imminence de la sortie et surtout une importance modérée attachée à ce qu'en pense le comédien ou la comédienne. Tout dépend du directeur de plateau. Il peut s'en trouver un qui donne la possibilité de lire le texte. De toute façon, il semble que la hiérarchie soit très rigide et que le pouvoir réside dans les mains du producteur. « Les acteurs qui se battent et qui essaient de donner leur avis sur telle ou telle chose, sont considérés comme des *trouble makers* et donc mettent leurs chances d'engagement futur en péril. Sur le doublage de **Beaches** avec Bette Midler, j'ai été appelée à quatre jours d'avis. En plus, on m'a demandé de doubler les chansons sans préparation et surtout sans partition musicale ! »

En réalité, le doublage est considéré comme un art mineur et les conditions de travail ne permettent pas dans la plupart des cas de faire le maximum, au contraire ; comme la sortie en français est souvent négligée, il faut que le doublage s'effectue en un temps record — ce qui coûte moins cher en temps de studio — avec des textes bâclés qui n'ont pas un niveau de langue satisfaisant et un stress terrible qui amoindrit évidemment la performance de l'acteur ou de l'actrice. Il s'ensuit un nivellement par le bas qui est dommageable à l'ensemble des professionnels et, forcément, des spectateurs.

Les débouchés sont peu nombreux et les pressions des artistes de doublage sur les pouvoirs publics n'ont rien donné jusqu'à maintenant. Les syndicats ne font pas assez de vagues et le gouvernement, semble-t-il, traite les acteurs comme des enfants : « Nous devons nous battre pour obtenir ce que nous voulons. Il faut renverser le préjugé qui considère que nous sommes actrices ou comédiennes parce que nous sommes incapables de faire autre chose. Pour le Canada anglais, le français vient de France, point final. Et les syndicats français, eux, tiennent leur gouvernement. Résultat, c'est là-bas que se doublent les films sous prétexte que la langue y est plus châtiée. Ceci a eu une incidence directe sur mon travail. Je suis incapable de doubler un film en québécois. Je pourrais jouer au théâtre avec des accents du Lac Saint-Jean ou de la Gaspésie, mais pour le doublage, je me suis coulée dans le moule du langage de



Anne Caron

doublage ! Mais, je me dis que je suis capable de laisser sourdre l'émotion quand même, entre les mots. En fait, je travaille avec ma voix de façon visuelle ! La couleur d'une voix, c'est ainsi que je modèle ma voix. »

L'essentiel est de projeter vers les gens des parenthèses émotives qui sont l'expression de ce travail de doublage et qui reflètent en même temps la sensibilité de l'actrice « Je suis actrice parce que je veux changer le monde, parce que j'ai quelque chose à dire. Mon véhicule, c'est mon art et je veux, à travers les films, atteindre les gens par les mêmes choses qui m'ont émues en voyant ces films.

L'idéal serait de parvenir à trouver l'essence du talent chez celle que je double. Une fois je doublais Glenda Jackson et je pensais ne jamais y arriver. Puis, j'ai eu le sentiment d'approcher le génie de cette femme tout en reproduisant de façon techniquement parfaite et efficace le sens de ses paroles. Ces moments sont possibles lorsqu'il y a une grande connivence entre les acteurs et le directeur de plateau ». ■